

« Le meurtre de Lola révèle la disparition de tous les acquis civilisationnels »

PROPOS RECUEILLIS PAR
EUGÉNIE BOILAÏT

LE FIGARO. Ce crime doit-il être considéré comme un nouveau « fait divers » ou le symptôme d'un malaise français plus profond ? A-t-on franchi un cap dans la barbarie ? Céline Pina. – L'horreur du calvaire qu'a dû vivre cette enfant, le fait que les atrocités se soient déroulées en journée, à Paris, le fait que l'auteur présumé de l'acte soit une nouvelle fois une personne étrangère en situation irrégulière et sous le coup d'une obligation de quitter le territoire français (OQTF), tous ces éléments font que derrière le caractère particulier de ce meurtre, on retrouve des éléments récurrents qui renvoient à d'autres affaires : le meurtre en 2017 de deux jeunes filles dans la gare de Marseille, celui du père Olivier Maire en Vendée. On se souvient plus récemment du refus d'obtempérer à Grenoble, qui a abouti à la mort de la passagère de 18 ans : le conducteur éteint sous le coup d'une OQTF, comme celui qui a poignardé deux femmes à Bayonne. Ce n'est pas l'ampleur des atrocités commises qui fait qu'un fait divers devient un fait de société, c'est qu'il réveille en nous le souvenir d'autres affaires et nous fait rentrer dans la représentation d'un continuum de violence qui nous donne la conviction d'une société en train de se défaire. C'est la récurrence des violences et l'identité de certains éléments qui font passer ce type de crime de la rubrique faits divers à celui des faits de société. Un fait divers est exceptionnel, un fait de société est révélateur, il est particulier mais renvoie à un phénomène plus général, il appelle une réaction politique. Ici c'est la montée de la barbarie pure dans nos sociétés jusqu'alors relativement apaisées et le constat que ces faits apparaissent souvent comme liées à l'immigration.

Non que nos sociétés aient été auparavant exemptes de crimes odieux, ou que l'existence d'une immigration régulière et irrégulière soit nouvelle. En revanche, ce qui apparaît comme nouveau est l'ultraviolet-

ce de nombreux crimes et l'impossible assimilation de leurs auteurs. Cela parle aussi de la déshumanisation des victimes par leurs agresseurs, ou d'un rabaissement qui peut être lié à des logiques culturelles dans les sociétés d'origine où les inégalités sont de mise et où la violence que l'on exerce est un acte de domination, une forme d'affirmation de soi. En face, le fait que la violence légitime (celle que l'État a seul le droit d'exercer dans le cadre de l'État de droit afin de maintenir l'ordre public et la paix civile) soit contestée et qu'une partie de l'échiquier politique, à gauche, traite la police d'assassins, paralyse un État plutôt faible. Ses lois paraissent en partie inadaptées aux nouveaux enjeux qu'il affronte en matière de sécurité comme d'immigration.

Le crime n'a pas fait d'emblée la une de tous les journaux. Qu'est-ce que cela nous apprend sur notre seuil de tolérance collectif à la violence ?

On vient de rendre hommage à Samuel Paty. Le crime dont il a été victime était particulièrement atroce et pourtant il n'y a pas eu un « avant » et un « après ». En 2012, quand Mohammed Merah a tiré dans la tête d'une petite fille à bout touchant et abattu deux enfants de 4 et 5 ans et leur père, cela n'a même pas bouleversé le pays. Il en sera probablement de même pour ce qui est arrivé à la petite Lola. L'émotion des gens est réelle, mais amener une prise de conscience et une action politique est une autre affaire. Pourtant l'émotion que ressentent les Français est une forme d'identification. Ils pensent qu'aujourd'hui cela pourrait arriver à leur enfant. L'affaire du petit Gregory était bouleversante, mais ne paraissait pas reproductible. Elle semblait liée à un contexte particulier. Là, le côté gratuit du meurtre et les faits de torture montrent un assassin dont la haine paraissait chercher n'importe quel objet pour exercer sa fureur. Même une enfant. Faute de place dans les prisons et dans les asiles psychiatriques, beaucoup de personnes potentiellement dangereuses vivent hors de tout cadre, mais de cela, pas grand monde n'est conscient. En revanche, ce que tout le monde ressent

c'est la montée de la haine et du mépris à travers la montée des discours radicaux. Les islamistes désignent tout ce qui n'est pas eux comme des cibles potentielles, les racistes désignent les Blancs comme des cibles potentielles, les gauchistes expliquent que l'État est raciste donc illégitime... Déshumaniser l'adversaire, le diaboliser est devenu une base dans le débat public et cela a des conséquences. Avec les attentats et les plus de 300 personnes massacrées sur notre sol par le terrorisme islamiste, nous nous sommes habitués à l'horreur et à la barbarie. Et surtout, nous n'avons pas d'autre choix que de nous y habituer ou de refaire notre peur : les islamistes continuent à exercer leur influence en France, l'école ne sait toujours pas résister aux violences et incidents qui se multiplient, le nombre d'affaires concernant des gens sous OQTF explose mais on est toujours aussi laxiste vis-à-vis des pays qui ne reprennent pas leurs ressortissants. La question du droit du sol et d'une meilleure maîtrise de notre politique d'immigration n'est pas posée... Bref rien n'est fait au niveau politique pour que cette barbarie soit vraiment combattue. Alors on serre les dents et on baisse la tête parce que quand la tolérance à la violence devient une habitude, c'est que l'on pense que cette violence n'est pas prête de diminuer.

En tant que mère, cela vous inquiète-t-il sur le monde dans lequel grandiront vos enfants et petits-enfants ?

Bien sûr. J'ai le sentiment de les avoir jetés dans un monde en train de s'effondrer. J'ai l'impression parfois d'être dans le chapitre inaugural d'une dystopie où tous les acquis civilisationnels sont en train de disparaître parce qu'il n'y a plus personne pour les incarner véritablement et que les périls, eux, ne cessent de croître. Ce que je trouve triste c'est que les idéaux qui fondent notre culture et notre civilisation sont beaux et qu'ils sont piétinés par des barbares qui n'ont aucun projet de société viable. Je me comprends pas pourquoi la plupart de nos représentants sont incapables de défendre ce que nous sommes et semblent paralysés par le risque d'être traités de racistes ou de fascistes.

Je m'interroge sur ce que je dois transmettre à mes enfants. Jeune, j'étais pleine de confiance en l'avenir, fière d'être française et consciente de la chance que j'avais d'être née et de vivre en Europe. Je ne me voyais pas dans un monde en déclin, dans un crépuscule de civilisation. Je me dis aussi que le pire n'est jamais sûr et que les hommes ont bien des ressources, que l'on est aussi l'enfant de son temps et que mes enfants sauront peut-être redécouvrir nos trésors civilisationnels et humains. Ils arriveront peut-être à les faire vivre à où nous nous sommes contentés d'y voir un cadre et avons oublié qu'ils étaient censés être la source de notre société politique. Souhaitons-leur d'être plus à la hauteur que nous le sommes actuellement.

N'est-il pas également le signe d'un éclatement de la société, qui se manifeste par le manque d'empathie et la cruauté ?

De tels meurtres réveillent en tout cas le sentiment que nous abritions des monstres en notre sein. Quand il a un caractère unique, ce constat reste philosophique, quand il s'inscrit dans une montée de la violence sur les personnes, on peut effectivement parler d'un effondrement collectif. La destruction d'un idéal politique fondé sur la nation en tant que projet collectif, histoire partagée et principes inspirants est en train de donner naissance sur notre sol à une société tribale. Or dans une telle société, le Bien et le Mal n'existent pas, il y a le clan et les autres clans. Est bien ce qui est bon pour le clan, mal ce qui est mauvais. Il n'y a pas de bien à l'altérité. La logique est binaire, il y a les miens et les autres. Aux miens je dois tout, aux autres, rien. Il n'y a pas d'universalisme dans ce type de société. Ce qui n'appartient pas au clan est déshumanisé : au mieux il est ignoré, au pire, il est une proie.

**Ancienne élue locale, Céline Pina est journaliste à « Causeur », essayiste et militante. Elle est la fondatrice du mouvement Viv(r)e la République, elle a également publié « Silence coupable » (Kero, 2016) et « Ces biens essentiels » (Bouquins, 2021). Retrouvez la version intégrale de l'entretien de Céline Pina sur FigaroVox Premium.*



DESSINS FABRIEN CLAIREFOND

CÉLINE PINA

L'essayiste* voit dans le meurtre de la jeune Lola, à Paris et en plein jour, le signe d'une déshumanisation de la société où l'autre est nié. Loin d'être un fait divers, ce crime est un fait de société, argumente-t-elle.